

Vers les lendemains de Dieu

A Fontenay, pendant la retraite aux religieuses de Notre-Dame, un jeune prêtre s'était présenté à M. de Montfort : il s'appelait René Mulot et venait de Saint-Pompain où son frère était curé. Comme vicaire à Soullans, dans le diocèse de Luçon, il s'était entretenu souvent du grand missionnaire avec M. le Curé de La Garnache, son voisin. Et les fruits extraordinaires des récentes missions de Fontenay, son pays natal, lui avaient fait concevoir pour lui la plus fervente admiration.

Aussi est-ce par son entremise que son frère le demandait pour une mission dans sa paroisse. A la requête qu'il lui en présentait, Montfort s'excusa d'abord... Mais comme il la renouvelait avec insistance : « J'irai à Saint-Pompain, lui dit-il, si vous acceptez vous-même de travailler avec moi, le reste de vos jours. » La condition posée — le don total de soi-même dans le dur labeur missionnaire — était paradoxale pour ce petit vicaire timide et maladif. Cependant, pour réussir dans sa démarche, il n'osa refuser tout à fait... Il se contenta d'objecter. « Asthmatique et à moitié paralysé comme je suis, et avec de continuels maux de tête, je ne vois pas quel auxiliaire je pourrais être pour vous ! — Ayez confiance ! reprend Montfort. Dès que vous commencerez à travailler au salut des âmes, tous vos maux disparaîtront. »

Et c'est ainsi qu'avant d'amener M. de Montfort à Saint-Pompain, le jeune vicaire au repos s'en était allé, avec M. Vatel, à la mission de Vouvant, dans laquelle, un mois durant, il avait vécu dans l'intimité du Père et la confiance de ses projets...

Par le moyen des cantiques

Dès ses débuts, Montfort a eu l'intuition des puissances de rêve, de communion et d'action contenues dans le chant populaire. Aussi l'avons-nous vu faire chanter les foules suivant les circonstances et les besoins de ses auditoires. A la fin de sa carrière, il est passé maître en l'art du cantique qui plaît, qui éclaire et qui entraîne. C'est ce que nous allons constater à Saint-Pompain où il arrive au début de décembre 1715.

Les premiers frimas l'y ont précédé et les gens sont au coin du feu. Ni leur souci de la religion, émoussé par une vie molle, ni le zèle de leur curé, plus fonctionnaire correct que véritable pasteur d'âmes, ne sont suffisants pour les en arracher. Voici, pour ébranler cette inertie, le « *Réveil-matin de la Mission* » que le F. Jacques s'en va chanter, de sa belle voix, à travers le bourg et les hameaux :

Chers habitants de Saint-Pompain,
Levons-nous de grand matin :
Dieu nous appelle à son festin.

Cherchons la grâce,
Qu'il vente ou qu'il glace,
Cherchons la grâce et l'amour
[divin !

Remuez-vous, gens paresseux,
Malgré l'éloignement des lieux,
Cherchons la grâce à qui mieux
[mieux.

Cherchons la grâce,
Qu'aucun ne se lasse,
Cherchons la grâce, achetons les
[cieux !

Mis en bonne humeur et en curiosité par ces couplets qu'ils se renvoient de porte à porte les paroissiens viennent à l'église de plus en plus nombreux. Mais il y a un gros obstacle à une véritable communion chrétienne entre eux : l'inimitié scandaleuse entre le curé et deux personnes influentes, dont le fermier général. Un matin, Montfort aperçoit celui-ci dans l'église où il récite pieusement son chapelet avec l'assemblée. Après l'avoir instamment recommandé à Marie, il se dirige vers lui, l'embrasse, le félicite de l'édification qu'il donne à la paroisse, puis ajoute discrètement : « Ne voulez-vous pas aussi pardonner aux deux personnes que vous savez ? » Pris de court, l'homme promet, sur-le-champ, de faire cesser le scandale. Et, de fait, il ne tarde pas à inviter à sa table et à traiter en amis ceux que, depuis longtemps, il ne cessait de maudire...

Pendant, M. le Curé lui-même n'est pas entré dans le climat de la mission. Il assiste à tous les sermons, sans doute, car il est soucieux d'une certaine façade, mais son cœur est sans foi, sans piété et sans amour. Or, un soir, du fond de l'église, monte la voix chaude et mélodieuse du F. Jacques entonnant le cantique : « *J'ai perdu Dieu par mon péché.* » Les couplets se succèdent, bouleversant le cœur du curé dans sa stalle. A la fin du sermon qui suit, sur le péché mortel, il n'y tient plus et va se jeter aux pieds du missionnaire pour lui faire, en larmes, la confession générale de sa vie. « C'est le cantique du F. Jacques qui a opéré ma conversion », dira-t-il souvent, plus tard.

Pour les enfants que le F. Jacques prépare aux fêtes de Noël, Montfort compose cet autre cantique de naïve tendresse qui fait merveille sur leurs lèvres : « *Que j'aime ce divin Enfant !* » Et l'on imagine sans peine, au milieu de l'assemblée ravie, s'avancant vers la crèche où trône le « *Petit Jésus* », la pieuse théorie des garçons et des filles qui chantent, tour à tour, de leurs voix pures : « *Je l'aime ! Je l'aime !* » De telles heures font jaillir une vie nouvelle dans le cœur de tous. Et quand, à la piété des enfants, s'ajoute l'édification donnée par les Pénitents et les Vierges, dans toute la ferveur de leur premier engagement, c'est avec d'autres yeux que le curé lui-même regarde ses paroissiens.

Il y avait encore un point noir à l'horizon, le dernier dimanche de l'année. Ce jour-là, de temps immémorial, se tenait une grande foire où non seulement la religion ne comptait guère, mais où l'on dansait et s'esbaudissait beaucoup plus qu'on ne traitait d'affaires. Comment faire cesser cette profanation du jour du Seigneur ? S'il était possible d'obtenir ce renoncement d'une paroisse en mission, comment empêcher les charlatans, colporteurs et danseurs d'envahir les rues et places ce dimanche-là ? Hardiment, Montfort va le tenter.

Dans une procession qu'il organise, toute la paroisse doit, en priant et chantant, sillonner les lieux de la foire le temps qu'il faudra pour submerger forains et badauds. Et, pour donner du mordant aux fidèles, voici encore un cantique de circonstance : « *La déroute des danses abominables et foires païennes de Saint-Pompain.* » C'est un chant de combat pour ceux qui seront dans le défilé et une leçon pour ceux qui le verront passer. Et c'est ainsi que, à l'heure de l'affluence, les paroissiens en bel ordre, derrière leur croix et leurs bannières, obligèrent la foule frivole et ses amuseurs à déguerpir, comme devant une charge de police.

Quand on a engagé une population dans de tels partis pris, on

peut lui demander de suivre la croix pieds nus, en plein hiver, et de la planter chez elle dans un dernier triomphe. Là encore, payant d'exemple, l'homme de Dieu prêche dans la cour du château, huché sur des fagots d'épines et, les pieds sanguinolents, marche en tête du cortège en chantant : « *Vive Jésus ! vive sa Croix !* » M. Mulot, témoin du renouveau chrétien suscité en quelques semaines à Saint-Pompain, se félicita d'y avoir appelé le P. de Montfort. Et il comprit mieux, lui-même, après cette expérience missionnaire, vers quel avenir apostolique Dieu l'appelait.

Les souvenirs d'une châtelaine

De Saint-Pompain Montfort se rendit à la paroisse voisine de Villiers, en portant la Bible en procession, sous un dais, comme le Saint Sacrement. C'était dans ce pays rempli de huguenots, une manière d'affirmer le culte rendu, par les catholiques, à la Parole de Dieu. La châtelaine du lieu, M^{me} d'Orion, nous a laissé quelques instantanés curieux des faits et gestes du missionnaire.

Comme elle a entendu beaucoup de « mômeries » et « d'étrange-tés » sur son compte, elle décide d'abord de se tenir à l'écart de la mission. Cependant, « pour le bon exemple », elle vient, avec son mari, résider dans le bourg même, non sans se promettre, d'ailleurs, de belles occasions de divertissement. On devine avec quelle malice fureteuse cette jeune femme de 25 ans a dû ouvrir les yeux...

Elle est assidue aux trois sermons quotidiens et aux repas que Montfort prend, chez elle ou dans la maison de sa belle-mère. « Avec un ou deux pauvres à ses côtés qui, parfois, étaient bien dégoûtants, il partageait tout ce qu'on lui servait, et toujours il leur donnait ce qu'il croyait être le meilleur morceau... Les grâces dites, il les embrassait et les conduisait jusqu'à la rue, son chapeau sous le bras... »

Un jour, profitant de son absence, elle soulève la couverture de son lit et s'aperçoit, avec frayeur, qu'il couche sur des fagots de sarments... En dépit de sa vie austère, toutefois, et de ses longues oraisons, elle trouve « cet homme très gai dans ses conversations, et tout aussi amusant qu'édifiant »... Pour tâter son humeur, elle badine souvent, lance des propos mondains ou des ritournelles légères, mais loin de s'en effaroucher, ce « bon prêtre » ne lui fait que « des réparties souriantes ou des morales très douces... »

En face de cet homme qui a « grand air » et dont la personnalité est, à la fois, si sincère et si accorte, la voilà, au bout d'une quinzaine, prise d'une telle sympathie qu'elle entre à fond dans la mission. Il est tellement évangélique en chaire et au saint tribunal où il apparaît « comme un ange de Dieu » ! Aucune étroitesse, aucune rigidité, aucun mauvais scrupule dans ses propos ou ses relations avec autrui. On le sent d'une fermeté de roc, certes, mais aussi d'une spontanéité d'enfant et d'une telle douceur qu'on se confie à lui, d'emblée...

« Le jour de carnaval, il fit planter des croix au village de Champ-Bertrand, chez M^{me} de la Porte-Bouton... qui nous donna tous à diner, ce jour-là... soit à plus de cinq à six cents personnes. Il y vint, entre autres, une dame et un chevalier... qui, lorsque Montfort fut monté au pied de la croix... pour exhorter le peuple... lui dirent toutes sortes d'invectives, l'appelant antéchrist, lui disant qu'il séduisait le peuple pour avoir de l'argent, et mille autres choses, pendant plus d'un quart d'heure... »

« M. de Montfort resta comme un terme, les deux mains jointes et son bonnet dessus, les yeux baissés comme s'il avait écouté quelque discours utile au salut de son âme, jusqu'au moment où les deux personnes furent lasses de parler. Alors, il descendit... et se jeta à leurs genoux, leur demandant pardon de les avoir scandalisés et de les avoir portés à tant offenser Dieu... Ils eurent tant de honte qu'ils s'enfuirent sans dire mot. Et M. de Montfort ne voulut jamais que, pendant le dîner, on en dit un seul mot. »

La bonne châtelaine se souvient encore d'une chose extraordinaire qui eut lieu, un jour où elle avait reçu à dîner un groupe de prêtres et quelques gentilshommes. En sortant de cette société où il s'était montré très aimable, Montfort s'était retiré dans le jardin... Or, à ce moment, M^{me} d'Orion remarque les va-et-vient insolites du domestique : ouvrant la porte du jardin il s'arrête soudain et la referme doucement ; puis, après un temps, il revient et, la porte entrebâillée, il demeure captivé par quelque spectacle, avant de s'en retourner tout pensif et de disparaître dans l'écurie des chevaux. C'est là que M^{me} d'Orion le rejoint... Assis sur le coffre d'avoine et les yeux rêveurs : « J'ai eu grand peur, dit-il, j'ai vu M. de Montfort dans l'allée des charmilles, les bras en croix et à genoux deux pieds au-dessus du sol... »

C'est ainsi que le serviteur de Dieu quittait la compagnie des hommes pour fréquenter une autre société invisible dans laquelle il prenait ses inspirations et ses ordres. Sans doute est-ce alors qu'il

apprit ce qu'il devait révéler à M^{me} d'Orion en lui faisant ses adieux :
« Je mourrai avant que l'année soit finie. »

Dernier pèlerinage

à Notre-Dame des Ardilliers

De retour à Saint-Pompain, devant le dernier horizon de son voyage en ce monde, il évoque l'avenir de son apostolat avec ses deux auxiliaires. De toute urgence, il faut mettre sur pied une équipe de missionnaires. Il en écrit à M. Caris, à Paris, et il lui demande s'il n'y a pas, au Séminaire du Saint-Esprit, quelques bons ecclésiastiques qui voudraient s'associer à ses travaux...

Cependant, comme c'est à Dieu lui-même de choisir l'heure et les moyens de réaliser ce dessein, il songe surtout à lancer vers le ciel un grand assaut de supplications. A la « *prière embrasée* » qui ne cesse de le brûler intérieurement, il unit les implorations ferventes des Pénitents blancs de Saint-Pompain. Ceux-ci acceptent de faire un pèlerinage à Notre-Dame des Ardilliers, sous la conduite de MM. Mulot et Vatel, pour obtenir de la Vierge, avec le don de Sagesse pour eux, des missionnaires qui aillent militer sous ses étendards.

Cette *route mariale*, selon Montfort, doit être une communauté chrétienne en marche. Son excellence vient de ce que l'homme y est déraciné de son confort quotidien et obligé de s'en remettre à la Providence, à chaque pas, et aussi de la prière faite en commun, de la charité mutuelle, ainsi que de la mortification et de l'obéissance qu'elle oblige à pratiquer à longueur de jours. Dans ce but, il donne aux pèlerins, un règlement qui prescrit, du lever au coucher, tout ce qu'ils auront à faire.

Dans leur marche vers le sanctuaire, ils auront à traverser la ville de Saumur. Quand ils y entreront, à l'aller comme au retour, ils marcheront pieds nus, deux à deux, en récitant le rosaire ou chantant des cantiques, sans se mettre en peine des railleries des libertins auxquels ils ne répondront que par leur modestie, leur silence et leur joie divine. « S'ils font voyage de cette manière, je suis persuadé qu'ils seront un spectacle digne de Dieu, des anges et des hommes. » De fait, une semaine durant, les trente-trois Pénitents couvrent 30 kilomètres par jour dans les conditions prévues, sauf un bon vieillard goutteux qui tint à suivre le cortège, mais à cheval. Et ce fut

une grande édification pour les gens des villages et des bourgs qui accouraient à leur passage.

Après une profonde retraite, Montfort voulut aussi se rendre à Saumur, accompagné de quelques Frères. Au soir de sa vie apostolique, quelle joie, pour lui, de revenir saluer Celle qui en a béni les commencements, et de lui faire hommage de sa gerbe, comme le moissonneur qui arrive au bout de son sillon ! En retour, la Vierge le confirme dans son espérance, et remplit son cœur de l'assurance que ses désirs ne seront pas vains...

Par la Croix à la Gloire

En ces jours où toutes les heures sonnent des adieux, il aimerait s'attarder aux pieds de Notre-Dame, chez les Filles de Jeanne de la Noue, et même à Fontevault où vit sa sœur... Mais, dans cette dernière étape de sa route, tout l'oblige à presser le pas. Il est attendu pour une mission à Saint-Laurent, dans la vallée de la Sèvre Nantaise, entre Saint-Amand et Mortagne. Ce chef-lieu d'un doyenné qui comprend plus de trente paroisses est un modeste bourg de tisserands et de laboureurs. Quand il y arrive par les routes d'Anjou, avec le F. Gabriel, le printemps en est encore à ses premiers bourgeons. C'est le 1^{er} avril 1716, mercredi de la semaine de la Passion.

Après avoir installé sa *Providence* dans un pauvre galetas où il dormira sur une litière de foin, il se retire dans une anfractuosité de granit, sur les bords de la Sèvre. Et là, dans la prière et la pénitence, il vit le grand mystère de la Croix, tout en préparant activement la mission qui doit s'ouvrir le dimanche des Rameaux.

Les lettres qu'il écrit alors à Nantes et à ses Filles de La Rochelle sont tout imprégnées de cette divine folie qui a marqué sa vie. A ces dernières, il dit : « Je ne vous oublierai jamais pourvu que vous aimiez *ma chère Croix*, en laquelle je vous suis allié... » Et il demande que l'hospice des incurables de Nantes soit appelé « *Maison de la Croix* » et que l'on y plante et fasse bénir une Croix au milieu de la cour, « afin qu'elle en garde le nom, la grâce et la gloire à perpétuité »...

Dans l'église paroissiale, il est à genoux devant l'autel de la Vierge quand part la Procession des Rameaux. Se relevant soudain, il saisit la Croix des mains de celui qui la porte et il marche, radieux et chan-

tant, en tête des fidèles. C'est son premier mouvement d'éloquence. Tous ses sermons jusqu'à sa dernière bénédiction d'agonisant, n'allaient plus être qu'une ostension de Jésus crucifié.

Dans le rayonnement de ce mystère de miséricorde, ce peuple simple et laborieux est vite saisi et porté aux résolutions généreuses. Nombreux sont les hommes qui s'engagent dans l'association des Pénitents, au cours de la Semaine Sainte. Et c'est d'enthousiasme qu'est accepté le projet d'un grand calvaire sur un mamelon rocheux qui domine la vallée. Un arbre de belle taille est choisi dans les futaies qui bordent la Sèvre, et tous se préparent à exalter le signe de notre Rédemption par l'assiduité aux exercices de la mission.

C'est dans cette ferveur qu'éclate la fête de Pâques. A l'allégresse de la liturgie s'ajoute pour le missionnaire la consolation de voir les âmes s'épanouir dans la fidélité chrétienne et de sentir, plus intime que jamais, la présence sensible de Notre-Dame au fond de son âme. Un homme venant pour se confesser le surprend, dans la sacristie, en conversation avec une belle Dame blanche : « Excusez-moi de mon retard à aller au confessionnal, lui dit-il, je m'entretenais avec Marie, ma bonne Mère. »

Une autre joie allait porter à son comble l'enthousiasme de tous : la visite de Mgr de Champflour, annoncée pour le 22 avril. Sans rien diminuer des activités de la mission, Montfort rêve d'une réception triomphale pour son Evêque. Toute la paroisse ira à sa rencontre et il prévoit et met en place décorations, cantiques, procession, cérémonies, sans tenir compte de ses forces. Le jour venu, tout se déroule dans le plus bel ordre. Monseigneur est ravi, et tout le clergé avec lui... Mais le pauvre missionnaire, épuisé, est obligé, sitôt l'office, d'aller s'étendre sur son grabat, la poitrine oppressée et frissonnant de fièvre.

Dans un suprême effort, il se relève pour monter en chaire, à la fin des vêpres. On l'y voit pâle comme un mort, et parlant, d'une voix affaiblie, de la douceur de Jésus, du Maître qui n'éteint pas la mèche qui fume, du Bon Pasteur qui court après la brebis perdue, du Sauveur qui pardonne, même à Judas, et meurt le cœur ouvert. Ayant lancé ce dernier message d'amour, il regagne son grabat pour ne plus se relever.

Il comprend bien vite que son heure est venue, il se confesse et reçoit les derniers sacrements... Puis retenant M. Mulot, il lui dicte son testament et lui confie l'avenir de ceux qui l'ont suivi dans sa « course vagabonde » à travers le Royaume de Dieu, ainsi que tous

les rêves apostoliques dont il a peuplé ses prières et ses longues journées de marche. Comme le jeune abbé se sent accablé d'une telle succession : « Ayez confiance, lui dit-il, je prierai Dieu pour vous ! »

Le bon peuple continue la mission, mais il a le pressentiment qu'il n'entendra plus la voix de l'homme de Dieu qui lui a refait une âme chrétienne. Il veut le voir une dernière fois... Par petits groupes on introduit ceux qui se présentent dans ce pauvre réduit où l'on n'entend plus que la respiration rauque d'un mourant. Se soulevant alors, il les bénit avec cette Croix qu'il n'a cessé de montrer au monde, toute sa vie. Et comme il voit tout le monde pleurer autour de lui, il ramasse ses dernières forces et lance, d'une voix déchirée de hoquets, ce refrain d'un de ses cantiques :

Allons, mes chers amis,
Allons en Paradis.
Quoi qu'on gagne en ces lieux,
Le Paradis vaut mieux.

Devant les portes de l'éternité qui vont s'ouvrir, il s'écrie encore : « C'en est fait, je ne pécherai plus ! *Je suis au bout de ma carrière.* »

Et dans un dernier combat pour n'aimer que *Dieu seul* le cœur de l'Apôtre s'arrêta de battre.

La Postérité d'un Saint

Louis-Marie Grignon de Montfort est mort le 28 avril 1716, vers huit heures du soir. La mission qu'il avait commencée restait inachevée...

Le lendemain étaient prévues l'érection du Calvaire, dans la matinée, et dans la soirée, les obsèques du Missionnaire. La première cérémonie se déroula dans un silence impressionnant : en portant la lourde Croix de chêne sur le rocher où, depuis, elle n'a plus jamais cessé de bénir la paroisse, chacun pensait à un autre Chemin de Croix dont la dernière station aurait lieu, le soir du même jour, celui que Montfort avait parcouru, toute sa vie, sur les pas de son divin Maître.

Ce fut aussi la pensée qu'évoqua M. Mulot au pied du nouveau Calvaire : « Mes frères, nous avons aujourd'hui deux croix à

planter : premièrement, cette croix matérielle que vous voyez exposée à vos yeux ; deuxièmement, la sépulture de M. de Montfort que nous avons à faire aujourd'hui... » Et il se tut.

Toute la journée, les foules arrivaient pour les obsèques, plus de dix mille personnes, affirme le biographe Grandet. Le cercueil du grand Apôtre fut porté à l'église, et là, entouré des Pénitents blancs comme d'une garde d'honneur, les fidèles purent le vénérer une dernière fois. Il avait commencé ainsi son testament : « Je soussigné, le plus grand des pécheurs, je veux que mon corps soit mis dans le cimetière et mon cœur sous le marchepied de l'autel de la Sainte Vierge. » En fait, c'est devant cet autel qu'il fut inhumé.

Dans une longue épitaphe, que l'on attribue à M. Blain, on pouvait lire : « Infatigable, il ne s'arrêta que dans la tombe. » En fait, dans la destinée de Montfort, semblable à celle du « bon grain jeté en terre » de l'évangile, la tombe est un nouveau départ. C'est autour d'elle que, providentiellement, va se multiplier sa postérité.

La vénération populaire s'est attachée à ce tombeau dès le début, et durant tout le XVIII^e siècle, on y viendra en pèlerinage. Les voix les plus autorisées, évêques, orateurs sacrés, mémorialistes, amis fidèles, s'élèveront pour témoigner des vertus héroïques de celui que le monde ne pouvait comprendre ni accepter parce qu'il portait à l'incandescence la Sagesse de l'Évangile.

Le F. Jacques et les Sœurs devaient, les premiers, venir à Saint-Laurent pour y prendre en charge l'éducation des enfants et les soins des malades. Grâce à l'entremise de la Marquise de Bouillé et du Marquis de Magnanne, Pères, Frères et Sœurs, s'y trouvent regroupés en 1722, sous l'autorité du P. Mulo, qui devient le premier Supérieur Général des Familles montfortaines.

A la fin du XVIII^e siècle, les Filles de la Sagesse auront essaimé à travers la France en plus de 80 Etablissements. Les circonstances politiques ne permirent pas à la Communauté du Saint-Esprit le même épanouissement : bien qu'ils rayonnent activement dans les diocèses de l'Ouest, ses membres continuent d'appartenir au seul couvent de Saint-Laurent. Ce n'est qu'après un siècle, et après avoir donné, sous la Révolution, le témoignage de ses martyrs (3 Pères et 6 Frères) qu'elle devait connaître une véritable renaissance, sous l'impulsion de Gabriel Deshayes, 7^e Supérieur Général.

Aujourd'hui, dans « la ville sainte » de Vendée, autour de la grandiose basilique qui abrite le tombeau du grand *Routier de l'Évan-*

gile, se sont dilatées les Maisons-Mères des Pères montfortains de la Compagnie de Marie, des Filles de la Sagesse, et des Frères enseignants de Saint-Gabriel, autrefois dits du Saint-Esprit, qui témoignent de la postérité glorieuse que Dieu donne à ses Saints dans l'Eglise.

Au vent de l'histoire, c'est-à-dire au souffle de l'Esprit de Dieu, près de 10.000 Religieux et Religieuses, répandus dans tous les continents, prolongent actuellement l'apostolat de leur Père bien-aimé, dans les missions, les hôpitaux, les écoles, et travaillent de toutes leurs forces pour que le Règne de Jésus arrive dans le monde, par Marie.

